

EVELYNE SULLEROT  
RESISTANCE  
6/14/83

Evelyne Sullerot: Je crois qu'il faut d'abord se dire que quand la guerre a éclaté, j'avais quinze ans.

Interviewer: Alors, vous êtes? Votre nom?

ES: Evelyne Hammel, maintenant Evelyne Sullerot, mais à ce moment là, je m'appelais Evelyne Hammel. Donc je crois que ce qui est important c'est mes parents parce qu'une enfant de quinze ans est beaucoup plus influencée par le milieu dans lequel elle vit que par ses idées propres. Alors mes parents étaient, je crois, assez spécifiques parce que tous les deux chrétiens, socialistes, et ma mère était particulièrement politiquement engagée.

I: Dans quel sens?

ES: Dans le sens que je dis, c'est-à-dire par exemple, le front populaire, la guerre d'Espagne, etc.--alors engagée sans avoir le droit de vote. Ce qui fait que, enfant, j'ai toujours entendu ma mère qui écoutait la radio, on appelait ça la TSF à l'époque, et qui bouillait d'indignation, qui frappait sur les tables, et qui disait: "et dire que je ne peux pas voter", n'est-ce-pas, elle répétait toujours ça. Ce qui fait que j'ai eu une éducation politique très précoce, au moment du Front Populaire particulièrement. Mon père, de son côté, qui avait été pasteur de l'église communiste Française, minorité s'il en est, a fait ensuite ses études de médecine pendant neuf ans; et il était psychiatre.

Mais il était aussi Maire du village où il avait installé une clinique de nerveux dont il n'était pas propriétaire; mes parents étaient très pauvres. Il était gérant simplement; c'étaient des gens de sa paroisse qui avaient donné de l'argent. Mais, comme maire de son village, il était beaucoup occupé du Front Populaire, et particulièrement de trouver du travail aux chômeurs à l'époque. Et beaucoup de routes qui menaient au village ont été construites par les chômeurs avec lui. Tout ça pour dire que j'ai été constamment conduite par mes parents à être au courant des événements du monde.

D'autre part, la guerre d'Espagne nous avait énormément bouleversé. Ma mère voulait absolument qu'on envoie les avions à la République; elle voulait aller trouver Léon Blum. Elle parlait de cela tout le temps. Et d'autre part, je crois avoir été dans l'une des rares familles qui savaient ce qui se passait pour les juifs en Allemagne, parce que depuis 1934 nous avons reçu des juifs. Je crois que c'était très tôt.

Mon père avait donc une clinique, une maison de santé, protestante. Les pasteurs protestants, évangélistes, étaient assez actifs en Allemagne contre les Nazis. Et il y avait déjà donc, avant la guerre, une sorte de réseau qui permettait à des juifs de s'enfuir d'Allemagne. Et j'en ai vu, moi, quand j'étais petite donc, passer chez nous et parler. J'ai même lu des livres sur le Nazisme et la persécution des juifs avant la guerre, à l'âge de treize ou quatorze ans. Donc je pense que tout ce que je dis

là est important parce que la résistance ne vient pas comme ça.

Alors même chose pour ma grandmère maternelle qui vivait beaucoup avec nous et qui était très socialement engagée. Elle disait toujours, d'ailleurs, qu'elle avait accouchée pendant l'Affaire Dreyfus parce qu'elle manifestait dans la rue, et qu'on lui avait tapé sur la tête, et que du coup ma mère était née. Donc c'est un milieu assez avancé d'idées qui touchait aussi à des pacifistes je dois dire, des objecteurs de conscience qui venaient chez nous. Mais surtout la guerre d'Espagne, que mon père et ma mère, mais surtout ma mère je me rappelle, considérait comme la répétition générale de ce qui allait se passer.

Nous allions en vacances à l'embouchure de la Gironde, sur une plage, où j'ai d'ailleurs toujours une maison; et nous entendions le canon de la guerre d'Espagne quand on tendait l'oreille. Et les réfugiés espagnols sont arrivés en masse; je rappelle qu'il y en a un million qui sont venus en France, ce n'est pas rien, un million. Et, naturellement, mes parents s'en sont beaucoup occupés. Et j'ai toujours entendu dire autour de moi que si on avait sérieusement compris à ce moment-là que les empires totalitaires, comme on les appelait --c'est-à-dire l'Italie et l'Allemagne-- faisaient leur répétition générale en Espagne, et bien la Seconde guerre mondiale ne serait pas arrivée. Ma mère disait toujours: "on aurait tué le monstre dans l'oeuf"; mais elle le disait pendant la guerre d'Espagne déjà.

Bien, alors tout ceci a fait que quand la guerre est arrivée ma mère n'était plus du tout pacifiste, mais alors pas du tout; au contraire, elle était tout-à-fait pour se défendre contre cette guerre. Et ceci d'autant plus que la guerre de 1914-18 avait éprouvé très rudement à ma famille; mon père avait perdu trois frères, ma mère avait perdu un frère. Enfin, nous avons tous été élevés avec les prénoms des morts. Il faut se dire, n'est-ce pas, que ma génération a été élevée avec cette immense voile noire derrière. J'ai toujours vu des femmes en noire puisqu'il y avait tellement de veuves; et tous ces frères disparus, tous ces oncles disparus, nous portions leurs prénoms. Bien sûr, puisque nous sommes nés un an, deux ans, trois ans, quatre ans après leur mort; et il sont morts à 21 ans, 22 ans. Il était bien compréhensible que les gens soient pacifistes après quand ils étaient des chrétiens en outre, et très évangélistes comme mes parents...

Mais la guerre d'Espagne avait été un tournant, vraiment un tournant; je veux dire par là que ma mère a cessé d'être pacifiste tout-à-fait, et elle a, au contraire, été très en action. Il fallait se battre et même être patriote à ce moment-là; si nous avions perdu deux millions des nôtres, de jeunes gens, à la dernière guerre, il fallait que ce soit pour quelque chose; il ne fallait pas que ce soit pour devenir des esclaves Nazis.

Alors quand la guerre est arrivée, nous avons vécu la guerre en deux fois. Je parlerai peu maintenant de ce que nous avons en France appelé "la drôle de guerre", mais qui a duré neuf mois;

sinon que ma mère n'était pas avec nous au moment où l'invasion s'est déclenchée parce qu'elle était allée voir un de mes frères, qui portait le nom de son frère mort à la guerre, et qui était lui-même mobilisé qui avait 20 ans. Je ne sais pas si vous vous rendez compte ce que c'est 20 ans entre deux guerres quand vous avez perdu tout une génération. Et cet enfant avait été né en 1919, c'est-à-dire un an après la fin. On l'avait appelé du nom d'un mort, et il avait 20 ans quand l'autre guerre était arrivée.

Donc elle était auprès de lui parce qu'il avait été mobilisé; et nous nous sommes trouvés séparés. Et j'ai vu... nous avons attendu ma mère, et ensuite les Allemands sont arrivés avant même que ma mère puisse nous rejoindre. Ils sont arrivés la nuit. Nous avons entendu tout d'un coup un bruit extraordinaire dans le jardin, sur le chemin à côté de la maison; nous étions dans le sud-ouest là, près de la Gironde. Et c'était des Allemands qui installaient des batteries de canon pour pouvoir empêcher le gouvernement Français de partir de Bordeaux sur un bateau qui s'appelait le Massilia, et qui devait partir, et qui est d'ailleurs parti, avec Mendès-France dessus, avec tous des députés, avec beaucoup de juifs qui partaient, enfin etc. Et ils ont installé leurs canons entre autres, dans notre jardin. Donc, le soir, on a tout d'un coup entendu cette langue que ensuite j'ai détesté à un point que je ne peux pas dire, c'était extraordinaire. Et ma grandmère, qui savait l'Allemand, nous a dit: "ce sont les Allemands." C'était extraordinaire, l'impression qu'ils étaient retrés dans notre jardin comme ça, et qu'ils appartenaient vraiment à une autre espèce humaine; parce que c'étaient (???) c'est-à-dire que c'étaient d'immenses garçons de 1,90m de haut, tout en noir des pieds à la tête, avec des... avec une tête de mort sur leur uniforme. Ils étaient superbes, et ils étaient comme les anges de la mort, absolument. Enfin c'était un genre différent de nos amis, nos camarades, de tous ceux qu'on connaissait.

Bien, et ma mère a réussi à nous rejoindre quelques jours après; nous sommes en Juin 40. En sortant de la ville de la Rochelle, où elle était littéralement enfermée parce qu'on ne pouvait pas en sortir, elle en est sortie dans un corbillard mortuaire. Parce qu'elle voulait nous rejoindre absolument et donc avec le pasteur ils se sont arrangés. Elle est montée dans le corbillard sous les fleurs; et elle est sortie comme ça pour pouvoir nous rejoindre. Alors elle a fait une partie du chemin à pied et elle est arrivée. Mais ce que je veux dire c'est que le lendemain de son arrivée, c'était le 17 Juin. Nous n'avons pas entendu l'appel de de Gaulle, personne n'a entendu d'ailleurs, mais nous avons entendu Pétain dire: "J'ai demandé les conditions à l'ennemi pour se rendre" etc. Ma mère a tapé sur la table et nous a dit: "Mes enfants, à partir de maintenant il ne faut pas écouter cet homme-là et il faut résister." Ce qui fait que la première fois que j'ai entendu ce mot "résister", c'était le 17 Juin, 1940. Alors là franchement...et elle nous a dit Pétain c'est un fasciste, il a demandé lui-même à aller comme ambassadeur auprès de Franco, c'est... vraiment il ne faut pas avoir confiance en lui etc...etc... Elle a surtout vu tout de suite qu'il demandait à cesser la bataille alors qu'il y avait encore des hommes qui se battaient

partout. Et donc c'était les livrer littéralement, parce que je ne sais pas si vous vous rendez compte de l'état invraisemblable dans laquelle la France se trouvait à ce moment-là, et tout le monde a reçu un coup sur la tête; mais je dois dire que neuf cent quatre-vingt dix-neuf Français sur mille ont été soulagés à l'idée qu'on demandait l'armistice. Il faut dire que c'était effrayant tout le monde était sur les routes, nous voyions arriver les réfugiés par milliers, des scènes invraisemblables, toute la Belgique, tout le Nord de la France, tout ça était sur ses côtes sud-ouest. Tout le monde pensait que jamais les Allemands ne viendraient dans le sud-ouest; donc ils se ruiaient par là, et une tomate valait une fortune... enfin, on ne peut pas imaginer... les gens dormaient dehors, dormaient sur la plage: e me rappelle la plage était couverte de gens qui dormaient-- des familles entières, des familles en noir, les vieilles en noir, des paysans qui étaient prêts avec leurs bêtes, avec tout, leur charrette, leur brouette. C'était un pays qui était arrêté totalement, comme si vous aviez donné un coup de pied dans une fourmillière.

Et donc, de la part de ma mère c'était une lucidité politique tout-à-fait exceptionnelle. Je dis exceptionnelle parce que j'ai bien vu beaucoup de gens depuis, et vraiment il n'y en a pour ainsi dire pas qui ont vu ces deux choses-- A savoir que Pétain avait été volontairement chez Franco et que donc il avait certainement de la sympathie pour le fascisme, et peut-être pas le nazisme mais en tout cas pour le fascisme. Et d'autre part que en demandant à l'ennemi les conditions de cesser le feu avant, alors qu'il n'avait pas retiré les troupes et les troupes étaient encore en contact avec l'ennemi, c'était vraiment les livrer; nous avons eu deux millions de prisonniers. Alors voilà les prémisses, si vous voulez, et je crie que c'est très important parce que jamais une seconde nous n'avons été pétainistes puisque ma mère avait été anti-Pétain du moment où il a ouvert la bouche.

Bon, nous sommes partis à ce moment-là dans le Midi sud-est dans une petite ville où tout le monde était pétainiste. Alors là je dois dire que nous nous sommes trouvés très isolés, parce que nous trouvions tout-à-fait normale de détester tout ce qu'il disait, de nous méfier de ce qu'il disait. D'autre part la France était coupée en deux, ma mère nous avait dit tant qu'il y aura un mètre carré de sol où il n'y a pas d'Allemands nous irons; dans n'importe quelles conditions, mais je ne veux pas les voir. Et donc on était parti, et d'ailleurs c'était complètement fou, parce que nous avons été dans une misère affreuse. On était coupé de mon père, on était coupé de tout, on n'avait plus aucune nouvelle de personne, on n'avait plus d'argent. Enfin, pour vous donner une idée, ma grandmère qui avait 76 ans, ma mère qui était très malade, mes trois frères et soeurs et moi, nous avions pas de couvertures, pas de draps, pas de livres, rien, rien, rien, n'est-ce pas?

Quand nous sommes allés en classe, moi, on m'a dit qu'il me fallait un dictionnaire latin; j'avais pas un sou pour acheter un dictionnaire latin, alors j'en ai demandé. Mais dans le Midi pour eux nous étions des gens du Nord, "ces gens du Nord qui viennent nous manger notre pain," comme ils disaient. Nous étions

ces blonds aux yeux bleus-là qui étaient aussi étrangers au milieu de la France-que si nous venions d'un autre pays. La France était un pays très rurale et très différencié. Alors nous nous arrivions avec tout le Nord de la France dans la tête si vous voulez. Cette France occupée, c'était celle où nous avons vécu, pas du tout comme les gens du Midi. Et d'autre part ils nous traitaient vraiment comme des étrangers. J'ajoute que ma mère et ma grandmère parlaient toujours anglais entre-elles. Ma grandmère était Française mais elle avait été élevée en Angleterre, et elles avaient pris l'habitude de parler anglais entre-elles-toujours. Et une fois elles ont été entendues par les Anglais, ça a été toute une histoire, c'étaient des espionnes-- parce que la France était très très anti-britannique à ce moment-là; Pétain a détourné la tension des Français sur le mauvais allié anglais qui nous avait fait tant de mal. Et c'est vrai qu'ils nous ont quand même tué trois mille et quelques marins à Mercey-Kébir à ce moment-là, et puis rendu nos diplomates, enfin des tas de choses qu'on a oublié maintenant mais qui étaient assez dramatiques et qui ont été orchestrées.

Alors nous nous sommes trouvés donc très solitaires en famille, et dans une ville tout à fait hostile à ce que nous représentions. Je veux dire par exemple que quand nous avons tout-de-suite écouté la BBC parce que ma grandmère l'écoutait en anglais d'ailleurs et ma mère, et puis nous l'écoutions tout le temps... Enfin moi, je me rapelle dès Octobre-Novembre '40, j'étais complètement amoureuse de Pierre Bourdon qui parlait--les Français parlent aux Français etc.--et ça n'a plus cessé. Mais j'avais toujours l'impression que nous étions tout seuls comme ça, et nous avons mis plusieurs mois à trouver une autre personne dans la ville qui pensait comme nous. Parce qu'il faut voir cette petite ville qu'est ce qu'on recontrait dans la rue.

On recontrait tout le temps des cérémonies à l'honneur de Pétain. Il y avait une sorte de fièvre de célébration, c'était le Midi rouge ça, hein, pourtant. Mais c'était vraiment les anciens combattants ici, et ceci et cela. Ils faisaient tout le temps des cérémonies, on aurait dit qu'ils étaient enchanté et ravi d'une part, mais d'autre part extraordinairement masochistes.

La dominante de cette étrange époque était "nous avons joui de la vie beaucoup trop, nous avons été des jouisseurs, nous avons été des profiteurs, des matérialistes, nous avons oublié les valeurs morales, c'est bien notre faute, mea culpa, mea culpa." Voilà, c'était la tonalité. Avec beaucoup de curés là-dessus, beaucoup de militaires qui ne servaient plus à rien... des portraits de Pétain partout... un retour à la terre... Ce qui fait que maintenant les écologistes me sortent par les yeux, moi parce que pour moi c'est vraiment réactionnaire; ça et le régionalisme. Alors c'était la Terre, la Région, tout ce qui maintenant est de gauche était à ce moment-là d'extrême droite. C'était vraiment extraordinaire.

Alors nous étions tout le contraire dans ma famille, n'est-ce pas? On était socialistes, on était très très combattifs vis-à-vis des Allemands, on voulait continuer à lutter, etc. On était pas du tout régionalistes parce que, protestants, nous venions de quatre ou cinq régions différentes. Dans ma famille je disais

250 toujours: "heureusement qu'ils se sont mariés entre eux." Mais nous n'avions pas une région d'origine, nous en avions plusieurs. Mon père venait d'Alsace, ma mère a été à moitié bourgignonne, à moitié langdocienne, et mon autre grandmère était normande. Enfin, vous savez, il y avait de tout parce que les protestants se mariaient entre eux sans faire attention à la région. Et nous étions dans une région où les gens se sont précipités sur le régionalisme à-la-Pétain. Alors je crois que c'est important de comprendre cet isolement complet.

Et nous avions dans ces maisons du Midi qui étaient du 15<sup>ème</sup> siècle, il y avait un cabinet dans la cour. Et il était commun avec la maison des voisins; et nous nous faisons des croix de Lorraine symbolisant de Gaulle, que nous n'avions jamais vu d'ailleurs. On savait pas du tout qui c'était, on l'entendait à la radio anglaise, c'est tout. Et alors on gravait des croix de Lorraine dans le WC; et les gens à côté étaient tellement fous, tous les jours ils bouchaient les croix de Lorraine. Et ils ont fini par venir nous dire qu'ils allaient nous dénoncer. Alors maman demandait c'qu'on allait nous faire; mais c'était pas de la plaisanterie nous avons vu plus tard, puisqu'on m'a dénoncé et j'ai été arrêtée.

Alors ensuite, mon frère a été arrêté le premier. Mon frère a été arrêté, pour des raisons absolument stupides, à Grenoble comme étudiant. Parce qu'il avait diffusé des photographies qui montrait des "V" de la victoire, vous savez, parce que Grenoble était occupée par les Italiens. Il n'y avait pas de blessure d'amour-propre plus grande pour les Français que d'être occupés par les Italiens puisque les Italiens ne s'étaient pas battus du tout. Et donc tout ce que pouvaient faire les étudiants de Grenoble pour ridiculiser les occupants italiens, il le faisaient. Alors mon frère avait fait des choses tout-à-fait enfantines, si vous voulez, des desseins sur le mur et des choses comme ça. Il s'est fait arrêter et il s'est fait mettre en prison à 19 ans avec les prisonniers<sup>à</sup> droits communs.

Alors ça s'est su dans notre petite ville que mon frère était en prison. Et moi on a commencé à me parler en classe, les professeurs etc...un peu pestiférée. Et je n'en tenais que la dragée plus haute. C'est-à-dire que j'avais de ce fait une sorte de fierté, de "pas comme les autres" etc., etc. Je me disputais beaucoup autour de moi, avec des tas de gens, avec mes camarades de classe, avec mon professeur d'histoire. Et tout ça a fini, un jour on m'a demandé--j'étais dragonelle il faut dire, et j'avais perdu ma timidité; je crois que tout ça joue aussi-- parce que le jour où le principal du collège m'a dit "vous n'avez pas de dictionnaire latin, vous serez renvoyé si vous n'avez pas un dictionnaire latin dans deux jours." J'ai pris je ne sais pas quoi qui était sur son bureau et j'ai tapé sur son bureau. Et je lui ai dit: "Dans cette ville si'il n'y en a pas un, je veux bien être pendue, moi j'ai pas un sou pour m'acheter. Alors je ne bougerai pas de votre bureau jusqu'à ce que vous m'en trouviez-un."

C'est à vous de m'en trouver un," bon. Du coup il est allé à un placard et il m'en a trouvé un. C'était un ancien professeur de lettres lui-même et il m'a donné un dictionnaire latin et un dictionnaire grec. A ce moment-là j'ai été première tout-le-temps alors il avait un certain respect pour moi.

300

Du coup on m'a demandé de lever le drapeau. Alors il faut dire qu'avec Pétain on s'est mis à vivre une sorte de patriotisme constant, stupide. Tout le monde chantait tout le temps, il fallait obligatoirement marcher en rang et chanter. Jusque là le samedi on travaillait à l'école comme d'habitude, tandis que là ça a été le plein air parce qu'il fallait exercer son corps. Enfin tout ça tenait-- la campagne, défense aux filles de sortir de la campagne, c'était très mauvais pour les filles de faire des études par exemple... oui, oui. Le samedi il fallait marcher en chantant, en chantant "Maréchal, nous voilà, devant toi, le sauveur de la France, dans l'or de tes étoiles nous voyons luire un ciel;" je me rappelle encore ces paroles. Enfin, je ne veux pas être grossière, mais je dirais volontiers l'adjectif qui convient.

Alors naturellement moi j'avais inventé avec ma soeur d'autres paroles qu'on chantait. Et un jour on me demandé, le lundi matin, de lever le drapeau au milieu de la cour du collège. C'est-à-dire que tous les élèves devaient être debout; jamais on n'avait fait ça, on n'était pas "France" du tout, très patriotards. Tandis que là, maintenant qu'on avait des ennemis chez nous, on jouait le patriotisme, bon. Et alors il fallait lever les couleurs. Et je ne sais pas, il y avait ce jour-là quelque chose à faire avec Jeanne d'Arc. Et comme je venais d'une ville du nord de la France-- Compiègne, où Jeanne d'Arc avait été brûlée, prise prisonnière je veux dire, elle a été brûlée à Rouen -- on me demande: "Mademoiselle Hammell, voulez vous lever le drapeau en l'honneur de Jeanne d'Arc et du maréchal Pétain, notre nouvelle Jeanne d'Arc." Alors le drapeau était donc au milieu de la cour et tous les professeurs et tous les élèves du collège secondaire, étaient autour de la cour. Alors je me suis avancée jusqu'au pied du drapeau, et d'une voix forte j'ai crié: "Jeanne d'Arc a butté les ennemis hors de France," j'avais repris l'expression qu'on employait au Moyen Age, "quand le maréchal Pétain en fera autant, je lèverai le drapeau mais pas avant." Et je suis revenue à ma place. Et deux heures après les gendarmes venaient m'arrêter.

I: Sous quel prétexte?

ES: Et bien j'ai été mise en prison avec des putains, des voleuses etc, et il y avait "propos anti-nationaux", alors il y avait aussi "audition de la radio anti-nationale par e qu' à partir du moment où les gendarmes sont venus chez moi,--c'étaient pas des gendarmes, c'étaient des miliciens de Pétain-- je rappelle que j'avais 16 ans à peine, ils ont interrogé tous mes camarades de classe, et mes professeurs. Alors il y en a qui n'ont rien dit du tout, mais il y en a deux qui ont dit que j'avais des idées subversives que j'écoutais la radio anglaise, que je racontais à tout le monde ce qu'on disait à la radio anglaise, hors c'était défendu... Alors vous voyez comment la vie d'une gamine peut changer complètement. Alors, de plus, ça a quand même bouleversé cette petite ville en ce sens que...

350

I: Le courage que vous avez montré...

ES: ...mon professeur de philosophie a été admirable parce que il est venu à la prison me faire faire des... il m'apportait des devoirs de philosophie à faire, il me les corrigeait et tout ça, ça demandait du courage. Et ma mère était accusée aussi... donc d'audition de la radio anti-nationale et d'avoir tenu des propos anti-nationaux dans la queue qu'elle faisait pour avoir un quart de lait. Alors elle était fort malade, couchée, et ils ont été à ce point stupides que ils l'ont fait lever et ils ont, avec un couteau, ouvert son matelas pour vider la laine de matelas pour voir qu'il ne cachait pas des choses. Et ils ont vidé le poêle--  
 375 à l'époque on était très mal chauffé, on n'avait qu'une pièce où on avait un petit poëlleron-- et vidé tout par terre, et vidé le matelas de ma mère, enfin défait toutes les pelotes de laine,-- alors c'était une époque où on pouvait rien acheter, et de ce fait comme nous étions nombreux enfants (cinq enfants) ma mère passait son temps à défaire les vieux chandails pour en retricoter d'autres parce qu'on grandissait. Bon-- Alors ma mère a commencé à aller d'une prison à l'autre voir mon frère et moi.

Ensuite on n'avait pas très envie de rester dans cette ville. Quand j'ai été jugée il y a eu ce qu'on appelle "une instruction", et c'était tout-à-fait illégal parce que je n'avais pas l'âge. Et le juge d'instruction le savait, et il a donc tout fait pour que j'aie ce qu'on appelle un "non-lieu." En fait il nous a dit, ces gens d'Uzès sont fous-- parce que cette petite ville s'appelait Uzès-- si je vous renvoi tout-de-suite, ils trouveront autre-chose, un autre prétexte. Alors je vous donnerai un non-lieu. Mais il m'a dit, puisque vous faites de la philosophie mademioselle, apprenez les vertus du silence; il faut savoir se taire. Je ne l'ai jamais oublié parce que j'étais complètement affollée moi, quand même... affollée, j'avais peur... quand on est pris dans tellement de stupidité, de tout ça.. enfin. Et puis quand on est jeune on n'a pas peur. Mais j'étais stupide parce que je n'aurais jamais dû faire aucune action en ce moment-là. Or j'ai appris plus tard que mon juge d'instruction, son fils est parti en Angleterre à ce moment-là pendant qu'il me jugeait. Et au fond il a été très bien, il a été très paternel pour moi.

400 Il y a une chose que je voudrais raconter parce que ça m'a beaucoup ému. Quand je suis rentrée-- D'abord quand j'étais arrêtée j'ai vu mon premier mort. Parce que les gendarmes m'ont emmené, il y avait 25 km à faire, dans un autobus. Et les miliciens m'ont emmenés, ils étaient chacun d'un côté et de l'autre de moi, et sur la route le chauffeur de car s'est arrêté et il a dit: "je l'ai déjà vu tout-à-l'heure cet homme-là" et il a ramassé un corps et il l'a mis sur mes pieds. Et c'était un Espagnol réfugié qui est mort de faim sur mes pieds. Et quand je suis arrivée à la prison j'avoue que je pensais surtout à ça. Alors je passe sur la prison parce que ce n'est pas du tout un bon souvenir.

Les gens qui parlent des prisonniers droit-commun, ce les

connaissent pas. Moi j'avais été élevée dans un milieu où les gens étaient bons, ouverts, intelligents; et je suis tombée chez des personnes qui étaient avant tout extrêmement méchantes et perverses. Et ce n'était pas facile. Elles ne m'ont jamais laissé manger, elles me volaient tout, tout, parce que moi je n'étais pas condamnée, j'étais "prévenue." Et donc j'avais droit à ce qu'on appelle "le panier" en prison. Enfin peu importe, elles me volaient tout absolument. Et je préparais mon bachot, et elles se moquaient de moi. C'était assez odieux.

Et l'important c'était de subsister; et comme on avait très très peu à manger, moi j'étais très malade très vite. Et la seule chose c'est qu'il y avait un Allemand qui venait de temps en temps à la prison. Et il y en a une qui m'a dit que si j'allais à l'infirmerie, elle me dit: "tu passeras à la casserole." Alors je ne savais pas ce que cela voulait dire, "passer à la casserole"; alors après qu'elle m'a expliqué j'ai compris... à l'idée avec un Allemand, c'était affreux... j'ai hurlé à cet idée. Et elle m'a dit: "je vais te donner un bon truc. Tu mords dans la bouche pour avoir toujours un peu de sang. Comme tu tousses déjà beaucoup"-- j'avais une pleurésie qui commençait-- "si tu tousses, tu craches du sang et il aura peur." Et c'est ce que j'ai fait, et il court encore... Alors, c'était un bon truc.

Alors, je passe sur toute cette période, le bachot passé en prison, l'oral avec les lycéens qui m'ont accompagné, et l'examineur... Parce que le bachot c'est deux parties, un écrit et un oral. Alors, à l'oral l'examineur me demande "la liberté": "Parlez moi de la liberté, le problème de la liberté". Et j'avais mes deux "z'bières" (?) de chaque côté. Enfin, je lui ai dit que ça me semblait très difficile... Il n'avait pas compris du tout.

I: C'est pas vrai...

ES: Non, non. Il n'avait pas compris du tout. Et je lui ai dit: "ça me semble très difficile étant donné que je ne suis pas libre." Et il a regardé ces deux hommes en uniforme-- c'était un uniforme assez particulier très foncé, qui était pas très connu à ce moment-là encore... et d'un professeur de philosophie-- Tout d'un coup il a regardé mon livret scolaire qu'on donne, et il y avait écrit dessus de la part de mon professeur de philosophie: "j'aurais présenté mademoiselle Hammell au concours général si les événements n'en avaient décidé autrement." Alors il a compris; et là il m'a demandé de parler du problème du mensonge.

Ensuite nous sommes donc retrés dans la zone occupée; à la suite de tout ça on n'avait pas du tout envie de rester dans cette ville. Mais je voudrais raconter quand même un épisode. Quand je suis rentrée, sortie de prison... rentrée dans cette petite ville, il s'est passé une scène tout-à-fait extraordinaire. Il y a une vieille dame republicaine qui était la seule personne que mes parents avaient trouvée, ma grandmère et ma mère, pour parler avec elles. Elle a traversé toute la ville pour venir m'embrasser alors qu'elle ne sortirait plus jusqu'à ce que la République soit rétablie. Et donc, tout le monde savait qu'elle était enfermée dans sa maison. Elle est devenue le maire de la ville à la Libération. Alors je tiens à le dire parce que c'était une femme qui avait une conviction republicaine très forte; et elle avait réuni tous ses amis en disant: "maintenant qu'il n'y a plus de république je ne sortirai plus. Venez me voir si vous voulez." Et c'était

sa vieille bonne qui faisait le truchement et les courses. Et donc, elle n'est jamais sortie pendant quatre ans et demi sauf quand je suis sortie de prison. Et là elle est sortie de sa maison, et elle a descendu la ville, et avant qu'elle n'arrive chez nous il y avait peut-être dix ou douze petits garçons qui couraient-- des gamins avec leur accent terrible-- et qui disaient: "Mme Palangue est sortie! Mme Palangue arrive! Mme Palangue vient!" Et elle avait une canne vous savez. Et alors je la vois encore arriver. Mais le général de Gaulle serait venu me féliciter que je n'aurais pas été plus fière. Et je suis descendue du premier, où nous avions notre appartement, je me suis tenue sur le seuil, elle est arrivée et elle m'a embrassé. Mais j'avais l'impression que j'étais décorée de la Légion d'Honneur.

Alors, derrière elle il y avait une dame tout en noir que je ne connaissais pas. Elle était vendeuse dans un magasin de tissu. Et elle m'a dit cette phrase surréaliste, elle m'a dit: "Mademoiselle, mon cher défunt" elle parlait de son mari qui était mort, "mon cher défunt était républicain. Quand on naît carré, on reste carré; quand on naît pointu, on reste pointu. Mes félicitations" C'est extraordinaire. Elle était toute en noir, et elle m'a dit cette phrase mystérieuse: "quand on naît carré, on reste carré; quand on naît pointu, on reste pointu." Et donc, sortant de prison, j'ai été accueillie par ses deux femmes qui ont seules eu le courage de venir me voir.

ES: Oh, c'était une petite ville de neuf mille habitants. Alors, ça çà m'est resté beaucoup. Et quand je pense à ma mère, ma grand-mère, cette vieille Madame Palangue qui est devenue maire à soixante-treize ans à la libération, qui avait été la conscience de la ville-- pendant quatre ans et demi elle est restée enfermée-- et cette vieille vendeuse là, bon, je me dis il y a pas un homme dans cette histoire. Si, il y a le juge d'instruction qui a été assez gentil. Le premier juge, celui qui m'a vu là à Uzès était insupportable. Sauf que je recevais à ce moment-là des lettres d'amour de plusieurs garçons de ma classe, alors il avait tout lu. Et puis il me dit: "mais qui c'est ce garçon qui vous écrit là." Et je lui dit d'un air un peu fierot comme ça, pour le défier, : "mais c'est le fils du maire" parce que le maire était pétaïviste bien sûr. Alors je m'attendais à ce qu'il soit impressionné; et puis simplement d'un air paternel-- j'avais seize ans-- il me dit: "méfiez-vous de ce petit gars là." Vous savez, c'est un mélange.

Nous sommes donc rentrés à Paris parce qu'on en avait assez de cette révolution nationale comme ça s'appelait; c'était irrespirable. Et je dois dire qu'aussitôt rentré en zone occupée on a trouvé que là, partout il y avait de la résistance. On s'est trouvé tout de suite, tout de suite, bon.

Alors d'une part mon frère était sorti de prison. Il devait être déporté, et il a pu se sauver entre la prison et la déportation; et ceci se situe donc à la fin de '41. Et depuis 1939 jusque fin '44, mon frère a été tout le temps dans l'illégalité, tout le temps, trois ans. Alors il vivait uniquement avec des faux papiers etc... Et c'était aussi une des raisons pour laquelle ma mère voulait revenir dans la zone occupée; c'est parce que lui il y était et c'était plus facile de résister dans la zone occupée

Parce que, d'abord, il y avait des choses à faire: il y avait des Allemands sur place, il y avait des observations à faire, il y avait des trains à faire sauter, il y avait des choses à faire. Et puis, les gens étaient beaucoup plus coopérants. Alors l'atmosphère était complètement différente. Je dois dire que quand je suis retournée à ma ville d'enfance, à Compiègne, j'avais l'impression que tout le monde était contre les Allemands. J'avais l'impression absolument inverse de celle que j'avais eu dans le Midi. A Uzès nous avions le portrait de Pétain dans toutes nos classes; c'était entêtant.

Et donc, très rapidement, je me suis trouvée dans un réseau. Parce que, d'une part j'ai retrouvée des camarades d'enfance dont un qui a vingt ans s'est trouvé à la tête de six mille hommes 600 puisqu'il a fait lui-même un réseau extraordinaire-- il a été affreusement torturé d'ailleurs. Et ma mère est morte. Alors je me suis trouvée ici, dans cet appartement, avec mes petits frères et soeurs; et j'avais dix-sept ans et demi. Alors il fallait que je m'occupe d'eux, que je les élève.

Mais mon père était resté dans sa clinique qu'il avait récupérée parce que la première année elle a été occupée par les Allemands. Et donc ma mère est morte en allant voir un de mes frères, enfin c'est une chose horrible. Et cet ami à moi, qui avait dix-huit ans, m'a choisi comme dépôt d'armes parce qu'une fille de dix-sept ans et demi qui vivait avec deux enfants c'était pas très suspect. Et donc mon armoire de jeune fille était toujours pleine de grenades, de plastique, bon. Alors, moi mon rôle était surtout de transporter des paquets à des adresses qu'on me donnait, et puis c'est à peu près tout.

Je n'ai eu une émotion qu'une fois... deux fois. Une fois parce que j'ai un paquet qui a roulé par terre, qu'il y avait un Allemand dans la rue, et que c'était des grenades. Et heureusement elles se sont pas dégoupillées parce que c'étaient des grenades rondes qui avaient une goupille... c'est-à-dire qu'elles peuvent pas éclater tant qu'on ne tire pas la goupille. Mais j'ai eu une peur; je ne peux pas voir cette rue sans y repenser.

Et une autre fois dans le métro parce que j'avais du plastique qui servait à faire sauter les trains, les voies de chemin de fer, et ça sentait le fromage. Hors à ce moment-là tout le monde faisait du marché noir pour pouvoir manger puisqu'on n'avait rien à manger. Et il y avait aussi des hommes de la police française, économique française, qui de temps en temps arrêtaient les wagons de métro. 650 Parce que dites-vous qu'il n'y avait plus d'autos, plus d'autobus. Et il y avait très peu de métros, il y avait au moins une station sur deux qui était fermée, si c'est pas plus. Donc les métros étaient bourrés, bourrés, c'était la seule manière de circuler. Et tout le monde transportait des choses, seulement de temps en temps on arrêtaient tout un train et puis on saisissait toutes les victuailles. Comme moi j'avais du plastique qui sentait le fromage, j'avais une peur. Et puis, finalement, ils se sont lassés avant d'arriver à moi. D'ailleurs, on ne m'a pas ouvert mes sacs sans quoi je ne sais pas ce qui ce serait passé. Ça j'ai aucune idée, je ne me rends pas compte du tout. Soit ils auraient fermé les yeux en me disant: "file petite", ça c'était possible. Soit ils étaient eux-mêmes d'accord avec la police allemande-- on ne pouvait pas savoir parce qu'il y avait beaucoup

de police française qui était tout à fait résistante. Et donc, si vous voulez, ils protégeaient les gens. Alors ça dépendait sur qui on tombait, surtout si c'était la police économique, c'est-à-dire qui cherchait la nourriture. Si ça tombe, ils auraient fermé les yeux, mais il se peut aussi qu'ils avaient un Allemand à côté d'eux. Très souvent ils avaient un Allemand à côté d'eux parce qu'on fouillait tout le monde à ce moment là, alors...

Bon, alors ça a duré un certain temps et puis je suis tombée très malade, ma pleurésie recommencée, etc. Bon, et j'ai dû repartir, je pouvais plus continuer à élever mon frère et ma soeur comme ça, ni mes études, ni rien; et donc je suis retournée chez mon père. Et puis mon père à ce moment-là avait sa clinique qui contenait douze malades et onze juifs. Seulement il faut dire que c'était effrayant, il fallait donner à manger à tout ce monde là. Et c'était un tour de force parce qu'on avait deux moutons et on avait une vache. Il y avait tout le temps quelque chose. Maintenant on ne se rend pas compte, mais on ne sait pas ce que c'est une vache tuberculeuse. Autre  
 700 fois les bêtes avaient tout le temps quelque chose. Quand on n'a absolument pas d'engrais, pas d'insecticides, pas de machin, pas de truc, pas de.. rien du tout. Il y a tout le temps quelque chose. Vous retrouvez votre vache gonflée, ou vos lapins comme si. Alors il fallait tout le temps s'occuper des bêtes, et il y avait beaucoup plus de travail que dans une clinique ordinaire. Il fallait produire de légumes, il fallait...(end of side 1.)

Side 2

...Pas de prendre n'importe qui comme domestique, d'abord parce qu'il n'y avait pas d'argent pour les payer, et ensuite parce qu'il fallait qu'il ait la confiance totale de ses domestiques parce que étant maire du village, où il avait la clinique. Il avait fait de fausses cartes d'alimentation pour les juifs. Mais les vraies cartes avec écrit "juif" dessus, -il avait écrit "juif" gros comme ça en rouge, -étaient cachés, naturellement. Et puis je dois dire que ces gens n'étaient pas très prudents. Nous en avons eu quelques uns qui étaient très discrets et qui comprenaient très bien que mon père risquait sa vie pour eux, mais il y en a qui ne comprenaient pas du tout et qui ne voulaient pas lui donner leur carte d'alimentation avec "juif" parce qu'ils voulaient avoir 15 grammes de plus de matières grasses. Donc ils faisaient tout le temps des imprudences folles, aller au village...Et mon père nous a demandé, à ma soeur et à moi, nous étions donc toutes jeunes, de l'aider. Et on a été un peu des domestiques à tout faire. Alors, c'était assez extraordinaire parce que cette maison était isolée dans la forêt avec un jardin à côté où on était tout le temps à ramasser les insectes qui nuisent aux pommes de terre. Alors, il fallait tous les jours aller les ramasser parce qu'il y avait des insectes tout le temps. Bon, s'occuper des vaches, s'occuper des poules, des lapins, etc. En même temps il fallait s'occuper des malades, hors nous avions à ce moment-là des malades graves. Je veux dire que les névrosés il n'y en a pas<sup>eu</sup> du tout. Il n'y a plus eu une seule dépression nerveuse pendant la guerre. Donc nous

n'avons eu que des malades graves. C'étaient des schizophrènes, mais des schizophrènes des vrijs, pas ce qu'on appelle maintenant des schizophrènes, et c'étaient des psychotiques, c'étaient des grands mélancholiques. Je veux dire ce qu'on appelait autre fois des "démens précoces", c'est-à-dire des gens qui piquaient des crises formidables et qu'il fallait enfermer.

25 Et quand les Allemands arrivaient de temps en temps, alors il fallait mettre les juifs dans la chambre de force, on avait des chambres de force pour les malades agités. Alors on mettait les juifs dans la chambre de force avec des camisoles et puis on laissait les malades circuler. Et comme les Allemands avaient très peur des maladies mentales, ils restaient pas longtemps.

Alors, au milieu de tout ça, mon père était le chef de la résistance dans son coin, ce qui fait qu'on a eu aussi des parachutistes anglais. Parce qu'un jour il y a eu un boucheron de la forêt qui allait faire son travail et qui a vu un parachute dans un arbre avec un homme pendu là. Alors il a réussi à le faire descendre, et il nous l'a amené; ce qui fait que c'était une maison vraiment extraordinaire.

De temps en temps mon père amenait des gens, et on les cachait. Dieu merci, on avait ces deux chambres de force qui servaient beaucoup parce que je me rappelle un médecin juif-polonais, le docteur Josipovitch, que nous avons eu pendant deux ans, et il parlait français avec un accent polonais

abominable. Vous savez, on ne pouvait pas le laisser parler, et du moment où quelqu'un arrivait à bicyclette en nous disant: "attention, les Allemands arrivent" alors immédiatement il venait me chercher, puis je lui mettais la camisole et puis il disait: "argh, argh", il poussait de cris inarticulés, ça a passé.

Alors je trouve quand même que c'est assez extraordinaire. Le travail de liaison continuait parce qu'il fallait tout de même justement les gens qu'on cachait, mais ils ne faisaient pas de résistance. Puis, en plus, il ne fallait pas qu'ils voient les autres; parce qu'il y en a qui étaient bavards quand même, il fallait faire très attention. L'Anglais, on ne savait pas quoi en faire parce qu'il ne savait pas un mot de français, on ne l'a pas gardé très longtemps, on l'a mis chez des paysans du village.

50 Il fallait y aller de temps en temps parce qu'il fallait faire interprète. Et alors un jour on lui avait donné à manger du lapin. C'était un luxe extraordinaire parce que c'était de la viande et alors il ne comprenait pas ce que c'était. Et quand à la fin il m'a dit: "on m'a donné du chat" alors je lui ai dit: "non, rabbit", "oh, rabbit". Il était persuadé qu'on lui avait donné du chat.

Et puis il faut se dire que nous n'avions plus de voiture du tout, nous sommes en '44 maintenant. Mon père était à dix kilomètres de la ville et il faisait à bicyclette tout. Il fallait aller chercher les médicaments etc. en bicyclette, avec une remorque derrière. Moi j'avais été très malade alors je n'arrivais pas à faire tout ça, mais sans ça il fallait faire 10 km avec la bicyclette et la remorque derrière; et les bicyclettes étaient tellement précieuses que il n'y avait pas de pneus, rien

du tout. Il fallait les monter et les enfermer à clef dans la chambre, j'ai toujours dormi avec la bicyclette à côté parce que c'était le bien le plus précieux qu'on avait.

Ce qu'il y a quand même d'intéressant c'est que mon frère continuait à faire de la résistance active, active, active lui puisqu'il était six fois condamné à mort sous des noms différents. Et il était arrivé alors dans cette ville de Compiègne qui était à dix km de la clinique, le premier officier français, et c'est lui qui a ouvert le camp de concentration de Compiègne où il y a quand même 80,000 déportés qui sont passés là. Et ensuite il est arrivé à la clinique et c'est là que mon père a été chercher toutes les cartes de juifs, et les a distribués. Et les uns et les autres ne savaient pas qu'ils étaient juifs. Ils n'avaient pas deviné.

75 Quand ma soeur et moi nous leurs apportions le gâteau du petit déjeuner, ils se plaignaient etc. et on leur disait: "oui, c'est très dure, mais il faut rester patient, et puis de toute façon est-ce-que vous trouvez pas que c'est mieux d'avoir toute votre raison que d'être malade? Et alors nous choisisions des exemples parmi des gens qui étaient très malades. Mais nous, ils nous disaient: "oh, oui, c'est comme la pauvre madame un tel et la pauvre madame un tel c'était une juive qui se cachait comme eux, et qu'ils croyaient malade.

Nous avons eu de simulateurs aussi qui ne voulaient pas partir en Allemagne, qui simulaient la folie. Et c'était très difficile parce que ils nous étaient envoyés par les Allemands et nous ne savions jamais ce qu'il fallait faire. Et puis nous ne savions

pas exactement si celui qu'ils nous envoyaient n'était pas lui-même là pour être dans la place et voir ce qui se passait. Alors on ne savait pas s'il fallait avoir pitié de lui, ou si'il fallait se méfier de lui. Alors vous voyez., c'était une vie compliquée.

Maintenant les actes de résistance <sup>« VA MÊMES »</sup> consistaient à porter des choses d'un endroit à l'autre. Alors ensuite, l'été '44, j'ai été tout le temps malade à ce moment là. J'étais tuberculeuse, j'avais des rechutes tout le temps; et donc, mon parrain trouvait que j'étais beaucoup trop fatiguée à m'occuper de tout ça et a dit à mon père: "je la prends." Parce qu'il était médecin, mais médecin de campagne lui; et donc il a dit: "moi des oeufs, j'en ai, de temps en temps je peux avoir un peu de beurre et et je vais la renourrir un peu. Et donc il m'a emmené à Mont . Et j'étais là quand la mère de cet ami d'enfance, dont j'ai parlé, est venue me voir, et m'a dit Phillip a été arrêté, torturé devant moi, affreux. Et elle m'a dit qu'il avait monté un

100 marquis près d'Orléans." Il faut y aller tout de suite parce que ils attendent des armes, ils attendent de l'argent et il ne pourra pas le faire, ils vont venir chez nous et c'est une souricière, et ils se feront tous arrêtés. Et donc elle m'a donné toutes les adresses où il fallait pas qu'ils aillent, de tous ceux qu'ils avaient arrêtés, et elle m'a dit qu'il fallait y aller tout de suite. Alors . - Orléans c'est tout près, donc j'ai pris le dernier train, parce que nous avons été bombardés en arrivant aux aubrelles à Orléans, un bombardement

fabuleux. Et apres j'ai dû tout faire à pied, et je me rappelle il y avait, c'était absolument inouï parce que j'ai traversé un cimetière dont les squelettes étaient dans les arbres tellement la violence des bombes avaient fait éclater, il y avait des os partout. Alors j'ai trouvé ce maquis, et j'y etais allée avec un petit sac. J'avais une jupe faite dans un couvre-lit et j'avais un corsage et puis des sandales, et puis j'avais juste une culotte de rechange, je dois dire les culottes puisqu'on en trouvait pas. Nous avions des dessus de lit en coton tricoté, très beau qui valent très cher maintenant, et nous les détricotions pour pouvoir se tricoter des culottes, parce que sans ça on en avait pas. Alors quand je les vois maintenant ces dessus de lit qui valent si cher je me dis que j'en ai détricoté au moins deux pour faire des culottes à ma sœur et à moi. J'avais strictement une jupe, une culotte de rechange et un corsage, et je suis restée deux mois coincée là parce que je n'ai pas pu repartir. Alors là j'ai vécu dans les bois la vie du maquis.

Ça consistait toujours à faire la liaison, c'est-à-dire qu'il fallait par exemple que j'essaie de trouver des médicaments pour les blessés. D'autre part, nous les filles on ne faisait pas les choses très dangereuses. J'étais toujours avec deux filles l'une qui avait 17 ans et l'autre 18 ans. Et on essayait de ravitailler nos garçons qui étaient dans les bois. Et puis alors la nuit il fallait attendre les parachutages. Alors vraiment ça ressemblait à un grand jeu. Ça se passait donc au sud d'Orléans dans une région qui s'appelle la Sologne, et qui est faite à la fois de forêts et d'étangs, et il y a énormément

d'étangs. . Donc c'était un très bon coin pour se cacher et nous avions tout un maquis- là. Et les Anglais nous envoyaient des fusées, et puis après la fusée venaient les choses qu'ils nous parachutaient. Du moment où ils avaient envoyé la fusée, les Allemands de leur côté et nous du nôtre, c'était à qui arriverait le premier. C'était le grand jeu, ça se passait la nuit, dans la forêt.

Nous étions en général dans une barque, sur les étangs, parce qu'on voyait mieux. On était plus à découvert sur un étang on avait plus d'horizon pour attendre les fusées. Et c'était un maquis tout à fait particulier parce qu'il était plein d'étudiants qui préparaient polytechnique. 51 ont été fusillés, et si vous passez par <sup>la Porte</sup> St Aubin une fois vous verrez à l'entrée de St. Aubin il y a un monument pour eux.

Enfin ceux qui restaient là étaient, en général, de très bonnes familles et je me rappelle l'un d'entre eux, qui était de l'aristocratie française, tout à fait, m'apprenait "la Ballade de Reading Gaol" de Oscar Wilde, vers à vers, en attendant, comme ça, <sup>150</sup> Il le savait par coeur. Et ensuite il m'a appris tout le début du Discours de la Méthode. On était très cultivés dans ce maquis.

On chantait aussi quelques chansons anglaises, l'Anglais étant interdit, on adorait ça. Mais on était assez cultivé parce que là j'ai appris vers après vers, comme ça, toute "la Ballade de la Gaule de Reading." Et puis ensuite La Condition Humaine de Malraux, c'est là que je l'ai lu, je me rappelle.

Alors nous étions dans ces bois pas seulement pour se cacher, mais il y avait une autre raison. Il y avait là une poudrerie :

c'était une usine d'armements où il y avait d'une part des poudrières et d'autre part pas mal d'explosifs, mytrolyth, fulminade de mercure etc. Alors notre rôle était d'essayer de conserver tout ça pour les Alliés quand ils arriveraient; et les Allemands voulaient faire sauter tout ça avant de partir. Et donc deux grands jeux encore, c'est que nous mettions des cordons, --les Allemands avaient mis tout un système de cordons Bickford pour faire sauter tout si'ils étaient obligés de partir parce qu'ils savaient qu'ils étaient encerclés--la nuit on essayait de retirer les cordons Bickford. Finalement, ça a suaté très fort, pas tout, mais c'était fantastique, un véritable feu d'artifice, treize tonnes de mytrolyth.

145 Mais on s'est cru à ce moment là délivré parce que on nous a dit Orléans est tombé, et nous étions à seize km d'Orléans. C'est rien, seulement on ne savait pas que les ponts de la Loire étaient tous coupés. Or la Loire est très large. Et les Allemands étaient avec nous. Alors au nord de la Loire, il y avait des Américains, au sud il y avait l'armée française qui montait, la 2eme DB, et ils étaient pris les Allemands, ils étaient 18,000 à être pris dans une poche mais nous on était pris avec. Alors c'est là que nous avons eu tellement de fusillés et tout ça parce que nous sommes restés deux mois coincés comme ça, enfin un mois et demi, dans une situation comme ça, Paris était délivré que nous, on était encore entraîné de se battre parce qu'ils ne voulaient pas se rendre à nous. Nous étions les "terroristes." On nous avait envoyé un vrai général; nous l'appelions le général "naphthaline." Il nous racontait des tas

d'histoires qu'autre fois il était attaché militaire à Bucharest et combien les Roumaines étaient jolies etc. Il m'a appris une chose utile, c'est d'ouvrir la bouche quand il y a des explosions pour pas que les tympans craquent, et heureusement parce que comme ça sautait tout le temps j'aurais eu les tympans crevés si je n'avais pas eu mon général naphthaline. Mais on le méprisait beaucoup, il disait toujours qu'il avait oublié son uniforme et les Allemands ne voulaient pas se rendre, ni à lui, ni à nous. Ils nous ont tué je ne sais pas combien de gens.

Alors un jour j'en ai retrouvé qui étaient tués et j'étais en train de les enterrer avec la fille du garde chasse chez qui j'habitais, et puis les Allemands sont arrivés, ils nous ont gardé pendant 48 heures à la commande en tout. Et là c'est une chose très curieuse parce que j'avais cette petite qui était plus  
 100 jeune que moi, et j'ai pas eu peur parce que je voulais la rassurer, quand on a plus jeune que soi... Puis il y avait deux autres personnes arrêtés, des gens du village, et c'était, la même chose.

Ils étaient dans un état de débandade terrible, les Allemands. Alors moi, il y avait un jeune homme qui avait peut-être 16-17 ans, qui prenait son fusil, il me mettait contre le mur, alors je lui disait "vous êtes complètement kaput, tu comprends "kaput"?" Je ne savais pas un mot d'allemand, il me disait des grands trucs en allemand, je n'y comprenais rien, puis il reprenait son fusil, alors moi je lui redisais en français des tas de discours. J'avais l'impression que si je lui parlais toujours, il ne me tuerait pas. Et je lui ai parlé tout le temps, je sais que je lui disais: "ca m'emmerde de mourir vierge." Je finissais par

faire un monologue. Je voulais l'impressionner, et comme je lui parlais il me regardait, il me répondait des trucs en allemand. Il ne me répondait pas, il disait certainement tout à fait autre chose. Il comprenait rien de ce que je lui disais; je ne comprenais rien de ce qu'il me disait. Quand à la fin il a été appelé, et puis qu'on s'est aperçu avec ce vieux couple, la petite et moi qu'on était libre, enfin on s'est aperçu que c'était pas fermé; on est parti et on est rentré chez ses parents, et j'ai commence à avoir la colique là, apres. Mais alors vraiment malade.

Et puis un jour on a vu arriver les Américains dans une Jeep, Mais on nous avait tellement parlé de ces Jeeps parce qu'on avait envoyé je ne sais combien de personnes à Orléans, ils sont tous morts parce que traverser la Loire, il faisait toujours beau, il y avait des claires de lune, et ils se sont tous fait canardés sur la Loire. Et il y en a un qui était arrivé dans l'autre sens, et qui nous avait dit: "les Américains ont des petites voitures extraordinaires, qui tournent dans tous les sens etc." Alors je m'étais imaginée un véhicule très moderne, et puis quand j'ai vu arriver cette vieille chose...

Là je me suis rendue compte qu'il fallait que je rejoigne mon parrain parce que j'étais là depuis un mois et demi au lieu de deux jours et que j'avais perdu ma famille. J'avais perdu mes chaussures, j'étais pieds-nus. Les derniers jours on m'avait donné à garder des prisonniers Allemands avec une mitrailleuse, que je ne savais pas faire marcher d'ailleurs, et mes prisonniers n'avaient nul envie de se sauver. C'étaient des vieux et des

gamins de 14 ans, et ils étaient épuisés. Mais du coup j'avais eu l'idée de leur piquer leurs armes; alors j'avais pris des tas de ceinturons avec écrit "Gott mit uns" et puis j'avais pris un ou deux revolvers, et puis j'avais même un képi rouge. Et j'avais mis tout ça dans ma jupe que j'avais relevé, et je me suis plantée sur la route et j'ai arrêté des Américains. J'avais pas un sou, mais pas un sou. Mais je leur ai dit: "do you want a souvenir  
 250 for your wife back home?" Alors, d'abord, j'avais mon revolver à la main parce que j'avais peur qu'on me viole, et je menais mes "Gott mit uns", mes ceinturons pour que on m'emmène. Ils n'avaient pas le droit en principe de prendre des civiles dans leur voiture, mais finalement il y en a qui m'ont pris, et ils m'ont dit quelque chose que je ne comprenais pas du tout-- je ne comprenais pas leur accent, j'étais habitué au king's English de ma grandmère-- C'était une cuisine roulante, et quand ils ont su que je n'avais pas mangé de pain blanc depuis quatre ans, ils ont dit; "on va lui faire des "doughnuts"." Et ils ont arrêté la voiture au bord de la route, et puis ils m'ont fait des "doughnuts" avec du sucre dessus. Et je me suis mise à pleurer en mangeant ces "doughnuts," je sanglottais tellement c'était bon; et ils m'ont pris en photo et je me dis que quelque part en Amérique il y a la photo de cette gamine pieds nus qui pleure en mangeant des "doughnuts". Et j'ai dû leur donner trois ou quatre ceinturons, et je suis arrivée chez mon parrain comme ça.

I: C'est plus qu'un roman.

ES: Mais oui, mais tout le monde en vivait à ce moment-là, mon frère vous en raconterait encore beaucoup plus.

275 C'est qu'effectivement d'abord passer par une Résistance a changé la vie des femmes en France surtout parce que c'était pas de la vie politique dans le mauvais sens du mot "politique". Elles sont rentrées dans la Résistance beaucoup plus facilement du fait, premièrement que'elles étaient dans la clandestinité, .. donc dans l'obscurité et non pas du tout le genre de la vie politique qui se fait devant les caméras, télévisions, dans les micros, etc. Je crois que c'est très important parce que quand la libération est venue et que la foire d'empoigne a commencé pour sortir tous ces gens braves et courageux qui avaient fait la Résistance, ceux que allaient diriger la France, les femmes se sont beaucoup retirées. Et donc je crois qu'il faut comprendre qu'elles ont été très présentes, très importantes peut-être parce que c'était dans une sorte d'obscurité, que c'était clandestin.

D'autre part, si il y avait un rôle à jouer qui était souvent plus facile à tenir par une femme que par un homme. Par exemple, tout ce qui était liaison, il est certain que les femmes se déplaçaient plus facilement, ou plutôt elles étaient moins souvent arrêtées et fouillées. Un homme jeune ou un homme d'un certain âge était suspect, les femmes beaucoup moins; et donc elles ont joué de ce fait un grand rôle.

360 Ce qui est intéressant, c'est que, ayant vraiment joué des rôles importants, elles n'ont pas su transformer cet essai, comme on dit au rugby, après la libération. Elles ont été présentes dans les élections parce que nous .. commencé par avoir la représentation proportionnelle, c'est donc un système de vote de liste, et donc on a mis des femmes sur les listes et des

femmes qui étaient dans la Résistance. A la libération il y avait des femmes un peu partout, plus chez les Communistes qui l'ont voulu comme ça, c'est pas qu'ils en avaient plus, c'est qu'ils le voulaient vraiment comme ça. Ils ont fait des héroïnes, ils les ont fabriqués, Danielle Casanova... ça c'était...

Néanmoins, moi qui avait 20 ans à la libération, je me rappelle très bien à quel point ça pouvait compter pour nous, ces héroïnes. J'en ai connu une jeune Communiste qui avait tué un Allemand sur le pont Solférino, et bien son rêve était, -- comme certains chrétiens ont pu rêver d'être martyr -- son rêve était d'être une sorte de martyr communiste, et une héroïne après qui faisait des vers, les recitait dans des usines etc. Il y avait une mythologie de la femme résistante qui a réussi à prendre corps, on a complètement oublié maintenant, Danielle Casanova est morte, mais il y a une rue qui porte son nom. Mais c'était un type d'héroïne comme sans doute Charlotte Cordet ou comme ça a pu l'être à un certain moment. Et ces grandes dames de la Résistance -- je dis grandes dames mais c'étaient des femmes du peuple souvent -- avaient pour nous une aura fantastique.

Mais à part ces figures qui ont été très cultivées par la propagande communiste, les femmes se sont laissées supplanter très vite. Elles ont été donc dans ce scrutin de listes parce qu'il fallait mettre des femmes et qu'elles étaient dans la Résistance, mais très rapidement en deuxième ou troisième position. Et ce qu'il y a de très frappant c'est que elles étaient relativement nombreuses comme députés dans la première assemblée, et puis de moins en moins.

I: ....

ES: Mais oui, et de moins en moins en suite.

Alors, d'autre part, je crois pouvoir dire qu'elles étaient patrouilles; et après ça n'a plus été la France qui comptait, ça a été beaucoup les questions politiques. On n'a plus parlé justement que des Communistes parce qu'ils avaient très bien organisé la propagande. Les grandes Résistantes qui sont rentrées dans l'ombre après mais qui avaient vraiment eu des rôles très très importants elles l'avaient fait avant tout pour leur pays beaucoup plus que pour des raisons politiques.

350 Maintenant je crois qu'il faut vraiment voir celles qui ont été déportées et même en prison parce que... moi je n'avais pas eu de chance parce qu'il y avait une femme qui était politique dans ma prison, mais je ne l'ai jamais rencontrée. On était séparés exprès, certainement. C'était une nièce de D'Astie de la Vigerie et c'est lui qui me l'a dit après. Je savais qu'elle y était mais je ne l'ai jamais rencontrée. En revanche, il y a vraiment eu une vie des résistantes en prison à Fresnes et puis surtout à Ravensbrück qui est tout-à-fait particulière, qui est une autre histoire de celle des hommes, avec des héroïsmes absolument extraordinaires.

Et en même temps ce mystère qui reste que même entre femmes avec même des kapo's qui étaient des femmes, je dois dire avec horreur mais c'était des Polonaises la plupart du temps. Il était donc interdit de se maquiller et elles faisaient n'importe quoi pour se maquiller. Elles me racontait qu'elles pillaient de la brique pour se mettre du rose aux joues, elles écrasaient des petits morceaux de charbon pour se mettre sur les yeux. Et l'une d'elles m'a dit qu'elle se demandait même pourquoi elle le faisait.

375 Mais c'était une espèce de dignité. Je crois qu'il y a là une expression à la limite de ce qu'on appelle le narcissisme féminin, mais c'est tout autre chose puisqu'elles pouvaient même pas se regarder. Je crois qu'il faut vraiment se demander ce que ça veut dire; mais c'est cette recherche de la dignité.

Alors il y a eu aussi des revendications féministes dans la Résistance, de jouer un rôle etc. Ma génération, qui a eu la chance d'avoir son bulletin de vote en même temps que sa majorité, portait cette revendication. Je me rappelle avoir dit moi-même quand j'étais adolescente: "si je fais ça, je risque ma vie comme vous Pourquoi est-ce-que je n'aurais pas le droit de vote"-- à ce moment là on l'avait plus du tout sous Pétain, mais enfin c'était une histoire qui nous poursuivait.

400 La guerre de 1914-18 avait été une guerre d'hommes au front et femmes à l'arrière. C'était pas très facile d'être à l'arrière mais le front c'était atroce, c'était vraiment insupportable et il n'y a pas de comparaison entre les hommes qui étaient au front et les femmes qui étaient à l'arrière. En revanche, la dernière guerre a été une guerre de civils. On a frappé d'abord les civils et qui est-ce-qui fait la Résistance? C'est les civils; c'est pas l'armée. Donc je crois que les femmes ont trouvé tout naturellement leur place là-dedans parcequ'elles avaient été menacées comme les autres et elles ont pris leur place comme les autres.

On a du mal à en parler maintenant parce que maintenant on n'a aucune idée de ce qu'a pu être le patriotisme. Je veux dire que les jeunes de maintenant ne peuvent pas comprendre qu'on

puisse mourir pour son pays.

Mais quand vous pensez vous à ces femmes quelles sont les questions que vous vous posez?

I: Justement pourquoi elles se sont engagées, parce que c'était pour soutenir la France, quel mobile les poussait?

ES: D'abord, nous avions pas seulement l'ennemi qui avait déjà envahi notre pays deux fois sur le sol, mais c'était les Nazis. Il y avait les deux, je veux dire c'était Allemands et Nazis. Il y avait donc deux raisons; d'une part c'est affreux de voir son pays--vous n'imaginez pas ce que c'est de voir sa ville avec partout des pancartes qui indiquent le chemin dans une autre langue. En face là, par exemple, c'est l'école des Mines c'était plein d'Allemands, et tous les jours, quatre fois par jour, sortaient de cette école: des Allemands qui chantaient. Il me semble que je les entends encore. Ce qui fait que d'abord il y avait cette présence, d'autre part de temps en temps on était tout-à-fait humilié parce qu'ils nous consignaient, <sup>Il y avait des jours où</sup> on n'avait pas le droit de sortir du tout. Dans la ville de Compiègne dont j'ai parlé tout-à-l'heure, quand les déportés partaient du camp de Royalieu, qui est à Compiègne, jusqu'à la gare pour embarquer pour les camps de concentration allemands, la ville entière devait rester avec volets fermés, défense d'ouvrir ses volets.

C'est très, très dure de subir ça; on les détestait en tant qu'occupants, mais en plus parce qu'ils étaient Nazis, parce que c'était une sorte de philosophie qui heurtait à la fois les chrétiens, les Communistes, tout le monde. C'était vraiment l'anti-Christ, c'était tout à la fois. J'ai du mal, moi, à essayer

450 d'expliquer aux jeunes que je n'ai jamais parlé à un Allemand avant d'avoir été arrêtée en l'été '44, cet Allemand qui me mettait au mur. Nous ne parlions jamais, on avait aucun contact mais aucun, aucun, aucun, d'aucune espèce. Je n'ai pas compris du tout, et je ne comprends toujours pas pourquoi on met toujours l'accent dans les films, dans les romans, particulièrement peut-être au cinéma, sur les femmes qu'on a tondu à la Libération. Personnellement je trouve ça très bien. Ce sont des femmes qui ont donné des jeunes hommes. D'abord, pendant que nous crévions de faim, que nous avions une certaine dignité devant l'ennemi, elles, elles couchaient avec l'ennemi, et elles leur donnait des noms. Et des quantités de jeunes hommes sont morts à cause d'elles; elles se roulaient dans le luxe au moment où tout le monde était privé de tout. C'est pas du tout la même chose quand on n'a pas à manger et qu'on voit une femme au bras d'un ennemi dans toutes ses fourrures. Bon, on leur a coupé les cheveux. Moi je trouve que ce n'est pas grand chose contre la vie des gens qu'elles avaient donné. Parce que la plu part c'étaient

475 des dénonciatrices, des putains et tout, qui vraiment nous avaient offensé jour après jour pendant des mois, des mois, des mois, nous narguait, nous dénonçaient, nos enfants, etc, etc. Et bien c'est surtout d'elles qu'ensuite on a eu pitié.

Il y a eu un poème d'Elouard, ensuite il y a eu le film de Resnais "Hiroshima Mon Amour" dont l'héroïne est tondue. Elle est tondue parce qu'elle a aimé un soldat Allemand; mais c'est pas du tout comme ça que ça se passait, pas du tout. Celles qu'on a tondu c'étaient des putains qui étaient toute la journée

dans les cafés, les restaurants, au marché noir avec les Allemands, et qui ont été absolument des salopes, absolument des salopes.

Alors j'ai fait une analyse très minutieuse, scientifique pour quand je faisais de la sociologie des communications de masse, des films des années '60. La guerre était dépeinte comme  
 50° ça, chaque fois c'était la pauvre tondu qui représentait la haine du monde, on lui crachait dessus. On a eu peut-être dix films comme ça, et encore un il y a pas longtemps. Mais on n'a jamais eu un film sur une héroïne de la Résistance.

Si vous voulez c'étaient peut-être des femmes beaucoup trop silencieuses justement...

I: Qui faisaient la Résistance parfois sans le savoir.

ES; Non. C'était difficile de le faire sans le savoir.

I: Je veux dire, c'était pas une question d'héroïsme.

ES: Il y a eu mille et une choses. Il y a eu celles qui ont caché des gens. Alors là il y a tous les sentiments maternels il y a eu même des vieilles dames qui ont été absolument extraordinaires. Il y a celles, ensuite, qui étaient dans les réseaux, les agentes de liaison, il y a eu je ne sais pas combien. Hors ça, vous savez, on ignorait pas, c'était drôlement fatigant. Il fallait tout le temps aller d'un endroit à l'autre...

I: Je veux dire celles qui donnaient de la nourriture, qui aidaient dans les petites choses mais qui estimaient que c'était peu de chose qu'on faisait.

ES: C'était pas donner de la nourriture. La seule chose qu'on pouvait faire c'était cacher quelqu'un, et on risquait sa vie;

525 ou emmener quelqu'un pour le passer d'un endroit à l'autre; ou emporter des documents, ou emporter des armes ou des choses comme ça. Mais c'était toujours dangereux; c'était pas possible de ne pas le savoir, on ne pouvait pas le faire sans le savoir.

Il y a certainement beaucoup de femmes à qui leur mari a imposé. Il rentrait et disait; "un tel, tu le fais coucher, tu ne l'as pas vu". Mais il y en a aussi beaucoup qui elles-mêmes se sont engagées très rapidement et ont tenu pendant des années à ne faire que ça tout le temps; et c'était fatigant. Les moyens de transport on n'imagine pas maintenant; on n'imagine pas ce que c'est dans un train au lieu d'avoir huit personnes dans un compartiment il y avait facilement quinze personnes assises les unes sur les autres, entassées, on ne pouvait pas aller aux cabinets parce qu'il y avait quatre personnes dans les cabinets debout, dans les couloirs on était comme ça. Et il fallait tout le temps voyager, et avec des faux papiers; et pour les femmes c'était épuisant et pour les enfants. Je pense, par exemple, à une femme que j'ai connue. On lui a pris son bébé d'un mois et on lui a fracassé le crâne du bébé devant elle pour qu'elle donne son mari. Ce sont des choses impensables.

550 Vraiment ce que je voudrais souligner c'est le fait qu'il n'y a pas eu de littérature sur elles, il n'y a pas eu de films sur elles-- alors qu'il y en a eu beaucoup sur les autres. Je ne sais pas pourquoi la putain a toujours la pitié de l'homme.

I: On préfère voir la femme victime qu'active, combattante.

ES: Combattante pas beaucoup, parce que c'était <sup>dans</sup> l'ombre..

I: Oui, je veux dire: pourquoi tous ces films sur les femmes qui ont collaboré?

ES: Ecoutez, c'est une question que je me suis beaucoup posé puisque j'ai eu le privilège à cause du travail que je faisais à ce moment là de voir la totalité des films français, de toutes les qualités, A,B,C,D, même les plus mauvais des années '60-'63. Et j'étais avec deux autres, nous analysions ces film de façon très, très précise puisqu' on faisait de l'analyse de contenu, des thèmes, et nous faisons l'analyse de contenu des personnages. Et nous avons autant de fiches à IBM à ce moment là que nous avons de personnages.

Alors les thèmes par exemple, dès que nous avons la guerre, nous avons remarqué, avec stupefaction, que c'était presque toujours la collaboratrice qui était sympathique, qui apparaissait comme victime de quelque chose qu'on pourrait appeller un conformisme résistant. Il n'y a pas eu un seul grand film sur la Résistance, jamais. Il y a eu "la Bataille du Rail" Mais c'est un épisode. C'est une femme qui a fait le dialogue, c'est Colette Audry. Et même si vous demandez à Colette Audry, j'ai le souvenir qu' elle a été très mal traité dans cette histoire parce que c'est elle qui avait vraiment fait, je crois, le scénario et le film et puis elle a dû être un peu effacée. A part ça il y a eu "le Père Tranquil." C'était des petits films de bon atmosphère, c'est exacte comme atmosphère, mais qui ne sont pas de grands films.

Et ensuite il y a eu une quantité de films faux, faux dans l'atmosphère. Comment il s'appelle ce cinéaste grec qui a fait "Z". Il a fait un film sur la Résistance qui est faux, faux, de A à Z. L'atmosphère est fausse. Donc, ce qu'il y a de plus dra-

matique c'est cet oubli.

Alors, il y a eu une tres belle littérature ou tout de même il doit y avoir des personnages féminins, parce que ce n'était pas possible autrement, Il n'y avait pas un réseau qui ne soit bourré de femmes presque autant que d'hommes.

626      Moi je crois que les enfants n'ont plus voulu en entendre parler comme après la guerre de '14-'18 on voulait plus en entendre parler. Nous, les enfants, ça nous ennuyait mortellement. Il y a ceci, et puis il y a aussi que les valeurs ensuite ont tellement change que quand vous essayez de dire: "pourquoi avons-nous fait ça? Nous avons fait ça pour que notre pays vive." Ça ne veut rien dire pour les jeunes. "Notre pays," ils ne savent pas ce que ça veut dire; ils s'en foutent complètement. Après on a eu les guerres coloniales qui ont littéralement terni l'image du pays; et très vite après la guerre d'Indo-Chine a commencé. Et donc l'idée qu'on avait pu faire ça pour cette collectivité qui s'appelle un pays, ça n'avait plus de sens: pour les jeunes ça n'avait plus de sens. Je pense alors, moi, toutes les femmes que j'ai connus, c'était avant tout pour la France. Il y en a, c'était pour un idéal politique; chez les Communistes certainement, mais rarement quand même.

650      D'autre part il y a des époques où la vie compte moins que d'autres. Je sais que j'ai beaucoup, beaucoup lu sur la Révolution française, et il est certain que il y a eu une sorte d'indifférence à la mort dans les prisons, par exemple. Je crois qu'on ne peut pas se rendre compte quand on n'a pas été dans ces moments-là; je ne parle pas de 1940, je ne parle pas de 1941, je ne parle pas de 1942, mais à partir de la fin de '43 et

675 surtout '44 on était dans cette atmosphère. On était dans cette atmosphère, et avec l'impression que la vie était moins importante que le sens de la vie.

C'est très curieux quand l'histoire prend plus de place que votre vie privée, c'est une expérience qu'on ne peut pas <sup>tr</sup>ransmettre à ses enfants. Je me rappelle mes enfants ont respiré un peu 1968, et ils se sont rendus compte qu'ils étaient emportés dans un flot; et j'avais dit que ce n'étaient pas de grands événements encore. Mais ils se sont rendus compte ce que c'est que d'être emporté dans quelque chose de politique. Alors la c'était vraiment le cas; on n'était plus grand chose par rapport aux grands événements.

700 Alors, maintenant il y avait dans la Résistance aussi un côté de jeu parce qu'il fallait être malin, il fallait se cacher il fallait savoir... Par exemple... Un grand jeu, c'est une expression qu'on emploie souvent chez les scouts, "on fait un grand jeu, un jeu de piste". Mais c'était à peu près ça parce que je me suis trouvée après la guerre être dans un sanatorium d'étudiants résistants...

END OF TAPE